

Christian Grenier

Urgence

Illustrations Frantz Rey



Chapitre 1



– René! Que peut bien avoir François? Il est d’une insolence!

– François! Viens ici! cria aussitôt René, très mécontent.

Le claquement violent d’une porte lui répondit.

– Tu vois, reprit Ghislaine en soupirant. Depuis hier, il ne supporte plus la moindre remarque. S’il avait quinze ans, je comprendrais; mais enfin, il en a douze à peine.

– Bah, c’est la rentrée des classes qui le met de mauvaise humeur.

René Monin observa par la fenêtre de la salle à manger les cohortes de FFI* qui traversaient le village. Puis il soupira :

– Avec l’Occupation, François a beaucoup manqué l’école. Je crois qu’il a vécu la guerre comme de longues vacances. Maintenant, il sent que le travail va reprendre pour de bon.

Pour René, les petits accès d’humeur et les mesquineries de la vie quotidienne s’effaçaient devant la victoire récente. En ce mois de septembre 1944, les derniers Allemands quittaient le pays dans la plus totale débandade. Trois semaines auparavant, Paris avait été libéré. Et ici, dans ce village voisin de Besançon, les dernières unités de la Wehrmacht** s’enfuyaient pour tenter de rejoindre l’Allemagne.

François, songeait René, grandirait désormais sans guetter le bruit des bottes dans les rues, sans être obligé de respecter le drapeau

* Forces françaises de l’intérieur participant à la Libération.

** Armée allemande.



et l'uniforme de l'occupant, sans subir l'humiliation perpétuelle du joug de l'ennemi...

Le même soir, Ghislaine et René écoutaient à la radio le speaker évoquer d'une voix vibrante la progression des troupes alliées.

– René, tu entends ? François ne dort pas. On dirait qu'il gémit.

Ghislaine alla dans la chambre de leur fils. Quand elle revint dans la salle à manger, ce fut pour baisser le volume de la radio. Son visage était préoccupé.

– François n'est pas bien du tout, murmura-t-elle. Je ne l'enverrai pas à l'école demain. Je crois qu'il couve quelque chose.

René se leva à son tour, alluma la lumière de la petite chambre. Une plainte monta aussitôt :

– P'pa, éteins, s'il te plaît.

René obéit. Mais, soupçonnant une feinte, il se dirigea à tâtons vers le lit, toucha le front de son fils. Il était brûlant et humide de sueur.

– Tu as un peu de fièvre. As-tu mal quelque part ?

– À la tête. Et aussi un peu à la gorge.

– Essaie de dormir.

– Eh bien ? interrogea Ghislaine quand son mari vint la rejoindre.

– C'est peut-être un début d'angine.

– Si la fièvre n'a pas baissé demain, je ferai venir le docteur Waquier.

Le lendemain soir, quand René rentra à bicyclette de l'imprimerie où il travaillait comme typographe, à Besançon, il aperçut Ghislaine qui semblait l'attendre, debout dans l'allée du jardin.

– J'ai téléphoné au docteur en début d'après-midi, lui dit-elle, l'air soucieux. Il n'est pas encore passé. François vient de vomir. Il a près de quarante de fièvre.

René se précipita dans la chambre de son fils.

– La lumière ! cria celui-ci en enfouissant sa tête sous l'oreiller. Éteins. Et laisse-moi tranquille !

René eut un mouvement d'humeur, aussitôt

arrêté par un vague pressentiment. Il s'éloigna du lit, jeta un coup d'œil dans la rue déserte.

– Bon, dit-il enfin. Je prends mon vélo et je vais chez Waquier. S'il ne peut pas venir ce soir, je ferai appel à un autre médecin.

Ghislaine, soulagée, hocha la tête. Elle avait espéré que René prendrait cette décision.

Il n'eut pas beaucoup de chemin à parcourir : à peine avait-il atteint le sommet de la côte qu'il croisa la 11 CV Citroën du docteur Waquier. Celui-ci passa à toute allure, sans le voir.

Trois minutes plus tard, René était à nouveau au chevet de François. À ses côtés se tenait la silhouette rassurante du médecin. Il avait l'impression qu'avec cet homme aux gestes lents et sûrs, qui soignait leur fils depuis sa naissance, rien de grave ne pouvait arriver.

Cependant, en rédigeant son ordonnance, le docteur Waquier restait muet. Il ne faisait pas preuve de sa bonhomie habituelle.

– Oreillons ? Grippe ? risqua René à voix basse.

– Je ne crois pas.

Le médecin fronça les sourcils, regarda tour à tour les deux parents par-dessus ses lunettes d'écaille, ajouta à voix basse :

– Quelque chose m'inquiète : sa sensibilité à la lumière. Et cette raideur dans la nuque.

– Votre diagnostic, docteur ?

– Je ne peux rien vous dire. Je ne suis pas sûr...

– C'est grave ! dit Ghislaine comme s'il s'agissait d'une certitude et que le médecin ne voulait pas leur avouer la vérité.

– Inutile de vous alarmer. Ce ne sont là que de vagues symptômes. Je repasserai demain matin. En attendant, donnez-lui ceci ; la température baissera un peu.

Pour la première fois, il eut un sourire d'encouragement, un plissement rassurant des yeux. Mais cela ne suffit pas à les rasséréner.

Au dîner, François mangea trois cuillères de purée, qu'il vomit une demi-heure plus tard. Ses parents essayèrent d'écouter la

radio; ils renvoyèrent poliment deux voisins venus leur donner des détails sur la débâcle des Allemands.

– On n’aurait pas dû, reprocha Ghislaine. Ce sont des résistants, et ils vont peut-être penser... qu’on ne se réjouit pas avec eux.

– Ce soir, je n’ai aucune raison d’être joyeux.

Dans la nuit, il y eut des cris d’allégresse, des hurlements, des rires, des chants. Un patriote un peu éméché passa dans la rue, chantant très faux *La Marseillaise*. Et René eut envie de lui jeter une bassine d’eau froide à la figure. François se plaignait dans son sommeil. Son père se leva dix fois pour le voir. À 4 heures du matin, il se réveilla. Il était seul; Ghislaine se tenait assise près du lit de François. Il la rejoignit. Tous deux ne quittèrent plus le chevet du malade.

À 7 heures, une aube grise se leva, le réveil de la cuisine grelotta; et presque immédiatement après, on frappa à la porte.



– Bonjour, dit le docteur Waquier. J’ai préféré commencer ma tournée en venant voir François. J’espère que je ne vous réveille pas.

– Ça ne va pas du tout, dit Ghislaine dans un sanglot. Il a plus de quarante. Il délire. Docteur... qu’est-ce qu’il a ?

– Allons, madame Monin, ne vous mettez pas dans un tel état. Laissez-moi examiner votre fils.

Le docteur alluma la lampe de chevet et François réprima un geste instinctif de défense ; pourtant, il demeurait prostré, sans réaction. Délicatement, le médecin essaya de lui soulever la tête. François poussa un râle, ouvrit des yeux trop brillants.

– Mal..., articula-t-il avec reproche.

– Je sais, murmura devant lui le visage barbu. Dis-moi si tu as mal aussi quand je relève ta jambe... Oui ? Ne t’inquiète pas, je ne te toucherai plus. Essaie de te pencher sur le côté. Je vais te faire une piqûre. Cela sera un peu douloureux.

À la vue de l'aiguille gigantesque que le médecin extirpa de son sac, Ghislaine eut un geste d'effroi. René l'entraîna dans la salle à manger.

Quand le docteur Waquier les y rejoignit, sa mine sombre et embarrassée les frappa comme une gifle.

– Qu'est-ce qu'il a ? interrogea le père d'une voix sourde. Même si ce n'est qu'un soupçon, dites-le-nous, docteur. Ne nous laissez pas dans cette incertitude.

– C'est probablement une méningite cérébro-spinale. François en présente tous les symptômes. La ponction lombaire que je viens d'effectuer devrait confirmer ce diagnostic.

– Ce n'est donc pas une piqûre destinée à le soigner, ce que vous lui avez fait ? demanda Ghislaine.

– Non, madame. J'ai effectué un prélèvement de liquide céphalo-rachidien. Une analyse rapide déterminera s'il y a ou non infection.

Après un bref instant d'hésitation, il ajouta :

– Et je pense qu'il y a infection.

– Quel traitement préconisez-vous, docteur ? demanda encore Ghislaine.

– Madame, il y a des maladies contre lesquelles il n'existe encore aucun traitement. Je pense que ceci va le soulager...

Il déposa sur la toile cirée deux boîtes de comprimés. C'était dérisoire. Le docteur regarda les parents ; il ne se décidait pas à partir.

– Il va mourir, n'est-ce pas ? demanda René d'une voix sèche.

Ce mot, il fallait qu'il le dise ; jamais le docteur n'aurait osé le prononcer. Celui-ci leur posa une main sur l'épaule dans un geste de protection et se contenta d'annoncer :

– Je repasserai cet après-midi.

Puis il détourna vite la tête, car ses lunettes étaient embuées. Il parcourut l'allée du jardin d'un pas pressé, sans se retourner, et

s'échappa dans sa grosse voiture noire comme
un coupable pris sur le fait.

